

APOLOGIE
DE L'AMOUR FOUDRE

PHILIPPE SÉGUR

—

APOLOGIE
DE L'AMOUR FOUDRE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2024
ISBN : 978-2-283-03900-7

« La Vérité est une et multiple
Afin de nous enseigner l'Un
innombrable de l'Amour. »
Évangile de Philippe, 12.

1

Sans nouvelles de Shesha depuis une semaine, je m'étais morfondu tout le week-end. Lorsqu'elle était arrivée le dimanche soir à Perpignan, la froideur de son baiser m'avait giflé – un baiser sec, écourté, comme une poignée de main donnée le regard ailleurs. Elle avait jeté son sac de voyage sur le sol de la chambre, n'avait pas déballé ses affaires, ni ce soir-là ni le lendemain. Je ne lui avais pas demandé où elle était, avec qui elle était, ni ce qu'elle avait fait. J'avais servi le dîner, la conversation avait été difficile.

J'avais parlé d'un roman que j'étais en train d'écrire et d'un groupe des années 1960, The Absorptions, que je venais de découvrir. Elle m'avait opposé un mur d'indifférence, ne répondant que par monosyllabes, retirée en elle-même

dans une pièce secrète dont elle ne consentait à sortir qu'avec une forme d'ennui et de politesse passive. Elle avait à peine touché aux plats que j'avais préparés à son intention.

Elle était fatiguée et s'était couchée la première. Lorsque je l'avais rejointe, elle dormait déjà ou feignait de dormir, ce qui avait coupé court à tout rapprochement. La distance maintenue entre nous durant la soirée m'avait rappelé les moments tendus que j'avais vécus avec elle et, l'esprit agité de craintes, j'avais passé une mauvaise nuit. À plusieurs reprises, je m'étais réveillé pour constater dans la clarté lunaire de la chambre qu'elle gisait, statufiée, les yeux fixés au plafond, étrangers et lointains, comme si elle se livrait à un combat intérieur. J'avais hésité à l'en sortir et lui dire quelques mots, mais chaque fois un sommeil comateux m'avait vaincu. À un moment, j'avais dessillé les paupières. Ses prunelles brillantes me scrutaient dans la pénombre tel un félin aux aguets qui eût interrogé sa proie. Des années plus tard, je devais me souvenir de cet instant en me reprochant de ne pas avoir saisi l'occasion de lui parler.

Au matin, elle avait les traits tirés. J'avais proposé de prendre le petit déjeuner à la terrasse d'un café sur le quai Vauban. Il était convenu que nous passerions la semaine ensemble dans ce pays catalan où je m'étais établi dix ans plus tôt. J'espérais qu'avec l'atmosphère estivale, nous retrouverions notre complicité des débuts.

Un silence pesant, lourd de menaces, s'était vite installé entre nous. Tandis que des vagues d'anxiété déferlaient dans mon ventre, que mes pensées s'envenimaient d'un sentiment de catastrophe imminente, je cherchais une contenance en contemplant les rives fleuries de la Basse et les tours crénelées du Castillet qu'un soleil brûlant déjà enflammait. C'est seulement lorsque nous eûmes terminé les viennoiseries qu'elle m'avait annoncé qu'elle se rendrait à Beyrouth au mois d'août, bien que nous ayons parlé quelques semaines plus tôt de partir tous deux en Espagne. Cette décision paraissait irrévocable, elle venait de prendre ses billets. Elle ne s'était pas excusée de me laisser ainsi choir et n'avait pas pris la peine d'évoquer notre projet initial.

J'avais accusé le coup sans mot dire et m'étais contenté de touiller ma tasse de café, perdu dans des pensées où l'amertume le disputait à la lâcheté, car je craignais les conséquences d'une objection si je l'avais formulée. Sortant de son impassibilité, elle m'avait demandé d'une voix étrange, éthérée :

« Pratt, m'aimes-tu ? »

C'était si saugrenu, si déplacé que je ne trouvais d'abord rien à répondre. Un silence s'était écoulé. Elle avait insisté :

« M'aimes-tu, Pratt ? M'aimes-tu assez ? »

Après la déception que je venais de subir, cette question avait fini par m'arracher un sourire douloureux.

« Si tu n'en es pas convaincue maintenant, tu ne le seras jamais », avais-je lâché avec une aigreur que je ne parvenais plus à dissimuler.

Elle n'avait rien ajouté, s'était rencognée dans son for intérieur. Je l'avais laissée rentrer à l'appartement tandis que je me rendais à la fac. Je devais présider un jury de soutenance de thèse, la dernière de mes obligations formelles de l'année. Pendant quelques heures, cette solennité m'avait permis d'oublier les nuages

inquiétants qui s'amoncelaient au-dessus de ma tête. À peine avais-je quitté l'université et entamé le chemin du retour que je m'étais mis à grelotter d'appréhension. Je redoutais ce qui allait se produire lorsque nous nous retrouverions face à face.

Sur le palier, j'avais entendu son rire clair à travers la porte, celui-ci s'était éteint dès que ma clef avait joué dans la serrure. Elle reposait son téléphone sur la table de la cuisine avec un sourire oublié sur les lèvres qui s'était évanoui à ma vue. Pour la seconde fois, j'avais noté les cernes bleuâtres qui soulignaient ses yeux et son teint plus pâle qu'à l'ordinaire qui accentuait encore sa beauté. J'avais eu le sentiment qu'elle accomplissait un effort pour venir à ma rencontre, qu'elle me serrait dans ses bras et m'adressait la parole comme avec réticence. Elle m'avait interrogé sur le déroulement de ma journée. J'avais marmonné une réponse laconique.

Un gouffre de mutisme s'était à nouveau ouvert entre nous. J'avais éprouvé le besoin de m'asseoir. Elle m'avait demandé s'il y avait une chose que j'avais besoin de lui dire. J'étais resté

silencieux, le ventre ravagé par une limaille abrasive.

« Ça ne va pas », avais-je fini par lâcher à voix basse.

Un simple constat, je me parlais à moi-même. Elle m'avait dévisagé. Ses traits fins étaient amaigris. Ses yeux formaient deux trous d'eau de rivière, d'une telle clarté qu'ils semblaient sans profondeur. L'impression était trompeuse, car après presque deux ans, je ne savais toujours pas qui elle était.

« Tu pars seule à Beyrouth ?

– Non.

– Tu l'as revu ?

– Oui.

– Cette semaine ?

– Oui. »

La franchise de ses réponses tout autant que ce qu'elle me révélait m'entraînaient dans le ventre tel un coup de couteau. Ses mains diaphanes étaient croisées sur la table. Je notai sans m'y arrêter qu'elles étaient marbrées de veinules mauves qui avaient dû y apparaître récemment.

« Comment peux-tu me faire ça ? avais-je éclaté. Après tout ce que nous nous sommes dit ! »

Un voile de surprise était passé sur ses traits, une ombre indécise. Puis son regard s'était figé, les pupilles glaciales.

« Tu connais nos conventions », avait-elle répliqué.

Son ton était cassant, une hésitation m'avait pris. La tentation de faire marche arrière. Mais c'était plus fort que moi.

« Tu avais dit que tu ne le ferais pas, Shesha. Rien de privatif entre vous. Tu me l'avais promis. »

Je serrais les poings sous la table pour réprimer mes tremblements.

Elle s'était levée avec calme. Elle avait rangé son téléphone dans son sac Givenchy, passé la bandoulière sur son épaule.

« Je m'en vais », avait-elle annoncé, le visage fermé.

Sa voix dure n'exprimait aucune émotion.

« Comme tu veux », avais-je répondu.

Elle était sortie de l'appartement sans se retourner. Je n'avais pas essayé de la retenir.

Je pensais qu'elle allait revenir, elle avait laissé son sac de voyage dans la chambre. Cependant elle n'était pas revenue. Au fil des heures, je m'étais délité.

À vingt-trois heures, n'y tenant plus, je lui avais envoyé un message : « Où es-tu ? Tu as oublié ton bagage. » J'avais reçu un accusé de réception une demi-heure plus tard. Puis, vers minuit, sa réponse était arrivée : « J'ai pris un avion, je suis à Paris. Tu peux garder mes affaires. » J'avais essayé de la joindre le lendemain. Elle avait refusé mes appels. Je lui avais écrit à nouveau pour la supplier de nous voir. Quel sens cela avait-il ? Je voulais que nous nous expliquions. Elle avait mis deux jours à me répondre : « Il n'y a pas de sens, il n'y a pas d'explication. Ne gâche pas nos bons souvenirs par une attitude infantile. Tu connaissais les règles et tu sais aussi bien que moi que notre histoire est finie. »

Je n'avais pas la force d'y renoncer. J'avais encore tenté un SMS qui était resté lettre morte. Dans un coin de la pièce, je voyais son sac Vuitton que je n'avais pas touché, qui contenait ses effets, des vêtements imprégnés

d'un parfum dont je ne demandais qu'à continuer de m'enivrer. Peu importait la douleur, la suffocation, l'humiliation, la trahison, le broiement du cœur, la mort noire de l'âme, tout ce qui comptait, c'était elle, la retrouver, la tenir dans mes bras, la posséder encore, même moins qu'elle m'avait possédé, car c'était elle, seulement elle, que je voulais, cette femme vénéneuse et sublime à laquelle, tout en souhaitant m'en défaire, je désirais par-dessus tout m'aliéner.

2

J'avais passé dix jours en Égypte où j'avais été invité à enseigner à l'université du Caire. Avec ses deux cent soixante mille étudiants, cette dernière était une ville dans la ville. J'aimais son grouillement, son labyrinthe, les silhouettes fantomatiques des filles qui se déplaçaient, sombres et vaporeuses dans leur *hijab*, le visage parfois réduit par le *niqab* à l'énigme d'un regard. Mes auditeurs, hommes et femmes, étaient attentifs, chaleureux, d'une révérence à l'égard du savoir qu'on ne rencontrait plus guère en Europe. Ils étaient venus de toute l'Afrique et du Proche-Orient pour obtenir ici un diplôme au terme d'une formation dispensée en français.

C'était le mois d'octobre. La chaleur était suffocante. Mes cours terminés, je rentrais

à pied dans l'air ouaté du crépuscule. Après le jardin Al-Orman, je prenais les ruelles transversales pour éviter les grandes artères poussiéreuses, les concerts de klaxons et le tumulte incessant des voitures, des motos et des scooters. Le soir descendait doucement, tandis que je traversais le quartier des ambassades. Je me laissais parfois surprendre par l'appel du muezzin devant la mosquée Masjid, rue Soliman-Gawhar. Pour finir, j'empruntais l'un des ponts qui surplombent le Nil vers l'île de Gezira et, après une heure et demie de marche, j'atteignais Zamalek où se trouvait mon hôtel.

J'allais dîner d'une assiette de makdous ou de brochettes de kefta, de chiche taouk et d'agneau. Puis je regagnais ma chambre où ma seconde journée de travail débutait. Je reprenais l'écriture du roman en cours et, l'esprit délié par la fatigue, je laissais fuser le flux de mots jusque tard dans la nuit. Le lendemain, je reprenais mes enseignements, galvanisé par l'intensité que me procurait ce redoublement d'existence, ce supplément de vie par l'écriture sur une terre étrangère.

J'avais trente-huit ans. Issu d'un milieu modeste, j'avais gravi les échelons de la carrière universitaire, soutenu une thèse sur *Le Diable amoureux*, de Jacques Cazotte, qui m'avait valu de décrocher un poste à l'université de Perpignan et de devenir un spécialiste du romantisme noir dans la littérature française. Cette position enviable me permettait de voyager et d'écrire des romans dans le genre fantastique. Ceux-ci m'avaient gagné une petite notoriété, je les signais de mon nom, Pratt Saker. C'était la deuxième fois que je dispensais des cours en Égypte.

Le jour du départ, le taxi mit deux heures pour me conduire à l'aéroport international en raison des embouteillages. Un étudiant vint m'y retrouver et me faire ses adieux dans le hall des départs où il m'offrit un T-shirt, le geste me toucha. L'avion qui devait me ramener à Paris ne partait qu'à minuit et demi. J'avais près de quatre heures d'attente.

J'étais dans la file devant le comptoir d'enregistrement des bagages. Une fille se tenait en quatrième position devant moi. Elle téléphonait d'un air soucieux et se retournait souvent dans

ma direction. Je mis du temps à m'en apercevoir. Nos regards finirent par se croiser et la liberté sauvage, inapprivoisée, que je lus dans le sien me confondit. Un bref instant, je sentis sa force entrer en moi et me sonder avec une candeur renversante.

Ses yeux étaient d'un vert tilleul transparent. Sa chevelure attachée à la diable accusait encore leur percée au-dessus d'un nez énergique et de lèvres aux commissures relevées d'un pli d'ironie. Sur ses joues effilées à la blancheur de lait vrillaient des boucles d'ambre échappées du chignon telles deux giclées de sang diluées dans la neige. Je ne lui donnais pas la trentaine. Vingt-sept ou vingt-huit ans peut-être. Elle était svelte, d'une élégance sobre qui semblait se jouer des contraintes et des codes. Sa veste de tailleur chiffonnée sur son bras, son chemisier en soie blanche sans manches, son jean délavé et ses escarpins à talons témoignaient du fait qu'elle n'était pas venue en Égypte pour y faire du tourisme ni pour villégiature.

Après avoir capté mon attention, elle cessa de m'observer et me marqua une parfaite indifférence. Elle enregistra son sac de voyage, prit la

direction du hall de départ en tirant son bagage cabine et disparut sur un escalier mécanique sans se retourner. Je lui emboîtai le pas avec un temps de retard en doutant de la retrouver. Je découvris alors qu'elle s'était attardée devant les vitrines des boutiques, dont beaucoup étaient fermées à cette heure tardive.

Je la suivis à pas lents en tergiversant sur la conduite à tenir. Avec les femmes, j'avais besoin de temps pour entrer en confiance. Plus les années s'écoulaient et plus cette phase d'acclimatation tendait à s'allonger. La vérité, c'est que j'étais rétif à tout ce qui échappait à mon contrôle. Or, je percevais chez cette fille un espace sans contour, inexploré, brut, sans doute insaisissable qui tout en m'intriguant m'invitait à la prudence. Aussi la laissai-je s'évanouir dans les profondeurs de l'aéroport et allai-je m'asseoir dans une salle d'attente où, sans plus y penser et jouissant d'une tranquillité appréciable, je révisai le texte de mon roman jusqu'à l'heure du départ.

Une demi-heure avant le décollage, je montai dans l'Airbus A330 d'Egyptair sans l'avoir revue. C'est seulement une fois installé à ma